

Sarah Gurcel

## Les huit traducteurs de Matt Charman

*Tout est parti de l'échange suivant :*

**L'autre**

Qu'est-ce que tu fais en ce moment ?

**Moi**

Je co-traduis une pièce avec une copine.

**L'autre**

Ah ? Et comment vous vous répartissez le travail : un personnage chacune ?

*J'explique alors sur le ton pédagogique qui m'agace quand on le prend avec moi que les choses ne se passent pas tout à fait comme cela dans une traduction à quatre mains et qu'il serait un tout-petit-peu-absurde-tu-ne-crois-pas de faire traduire des répliques censées se répondre par des gens différents.*

*Et de raconter l'anecdote à mes camarades du comité anglophone de la Maison Antoine Vitez (Centre international de la traduction théâtrale), histoire de rire avec eux de la naïveté du néophyte.*

*Sauf que, plus charitables peut-être, en tous cas plus ouverts, ils n'ont pas trouvé l'idée délirante. De fait, si chaque personnage est censé s'exprimer d'une voix propre, appelée à être portée par un comédien différent, pourquoi ne pas envisager de confier la traduction de chacune des « partitions » à autant de traducteurs ?*

*Nous étions en train d'évoquer The Five Wives of Maurice Pinder de Matt Charman, jeune auteur britannique dont le texte un tantinet provocateur (les cinq épouses en question étant simultanées) avait remporté un certain succès au National Theatre de Londres.*

*De la polygamie à la polyphonie, il n'y avait qu'un pas : il fut aussitôt*

*décidé de le franchir en tentant l'expérience sur ce matériau qui, à défaut de faire l'unanimité, présentait l'avantage d'offrir huit rôles / « partitions », dont cinq à des femmes.*

*Chaque traducteur traduirait « son » personnage indépendamment des autres et les traductions seraient confrontées lors d'une lecture « patchwork » – et publique – assurée par les traducteurs eux-mêmes.*

*Nul doute qu'on rirait bien de l'incongruité du résultat.*

*Il serait ensuite temps d'harmoniser la traduction pour en présenter une nouvelle lecture, confiée à des comédiens.*

*C'est ainsi que Yoann Gentric, Dominique Hollier, Emmanuel Gaillot, Marc Goldberg, Gisèle Joly, Sophie Magnaud, Blandine Pélissier et Kelly Rivière se sont mis au travail.*

*La première lecture s'est déroulée au Vingtième Théâtre le 17 octobre 2008, Séverine Magois ayant eu la gentillesse de lire le rôle traduit par Blandine Pélissier, indisponible ce jour-là.*

*Vanasay Khamphommala a bien voulu rendre compte de son expérience de spectateur.*

« Le projet était audacieux et pour le moins séduisant. La spécificité de la consigne de traduction aurait pu permettre l'apparition de personnages forts, à l'individualité d'autant plus marquée que chacun des lecteurs défendait sa partition avec passion.

Reste que l'exercice, passionnant dans sa forme, s'avérait finalement moins surprenant qu'on l'espérait. La responsabilité n'en incombait pas ici au travail de traduction ni de lecture, mais sans doute au choix de la pièce de Matt Charman. Si celle-ci offre une intrigue solide, bien portée par les lecteurs-traducteurs, son écriture en revanche, assez impersonnelle et quotidienne, ne permettait pas de choix de traduction vraiment radicaux. De plus, *The Five Wives* apparaît trop souvent comme une pièce à thèse dont le déroulement obéit à une logique de démonstration dans laquelle la marge d'interprétation (du traducteur, de l'interprète, du spectateur) finit par être réduite à la portion congrue. La relative absence de désaccords entre les traducteurs témoignait d'ailleurs bien de cette clarté de l'écriture, qualité sans doute, mais qui ne permettait pas à l'exercice de libérer toute sa saveur. Les moments les plus passionnants de cette lecture n'étaient-ils pas justement ces frissons trop rares qui parcouraient toute la rangée des traducteurs face à un choix surprenant, un défi lancé, une ambiguïté de sens soudain révélée ?

L'initiative est donc à saluer, et à poursuivre, en espérant que ce galop d'essai permettra la mise en place de semblables expériences sur des textes

plus difficiles, où l'intérêt de l'exercice sera plus net et où les qualités des traducteurs brilleront d'autant plus. »

*De fait, il fallait avoir le texte anglais sous les yeux pour identifier là où la diversité des choix de traduction posait problème. A la simple écoute, le texte français pouvait passer pour à peu près cohérent. Par endroits, la dynamique des dialogues en était toutefois sensiblement appauvrie.*

*Restait la richesse qu'offre toujours un travail de groupe (à défaut d'être véritablement collectif), comme en témoigne Gisèle Joly, qui assumait le rôle d'Esther, première épouse :*

« La chose la plus excitante a été pour moi le caractère ludique et quasiment festif de cette traduction en commun, même si chacun était tenu de forger ses armes en solitaire.

Je n'ai pas senti dans cet exercice de rivalité ni de compétition mais une délicate impression de faire équipe.

Pendant la lecture, j'ai été joyeusement surprise de découvrir chez les autres personnages des couleurs que je n'avais pas soupçonnées, ou bien pas imaginées aussi nettes. Des partis pris, des points de vue sûrement différents de ceux que j'aurais pris moi-même si j'avais eu à traduire l'ensemble, qui, loin d'affaiblir cette première version de la pièce, l'enrichissaient, la complexifiaient.

Et puis, ce plaisir de voir que la partition qu'on a préparée dans son coin se défend, que, malgré tout, les scènes fonctionnent.

Enfin, ce qui m'a frappée pendant la lecture, c'est de vérifier à quel point la traduction du texte d'un personnage prépare en profondeur à son interprétation, et aide à la « défendre », même en l'absence de répétitions comme ici. Parce que, pour la plupart, nous n'avons pas fait que lire notre traduction, nous l'avons jouée ! D'où, je pense, cette absence d'incohérences ou de maladresses qui nous a finalement surpris... »

*S'en sont tout de même suivies plusieurs longues séances de travail en commun destinées à rendre au texte toute sa cohérence et aux dialogues toute leur vivacité. Séances que je serais tentée de qualifier de fougueuses, pour ne pas dire houleuses : d'abord parce que l'apparente évidence des choix liée au caractère quotidien de l'écriture de Matt Charman était éminemment trompeuse, ensuite parce qu'il en va des traducteurs de théâtre comme des acteurs. On entend souvent ces derniers refuser une indication du metteur en scène au motif que « mon personnage ne ferait jamais ça » ; eh bien, on aura désormais aussi entendu les premiers refuser telle ou telle expression au motif que « mon personnage ne dirait jamais ça ».*

*Dominique Hollier, qui assumait le rôle de Fay, deuxième épouse, précise :*

« Moi, je veux retenir les discussions animées et véhémentes autour de sujets apparemment aussi anodins que la traduction du mot *jug* : au fond du fond, le cours de la pièce, la nature profonde des personnages, l'intensité du propos et des échanges ne serait, reconnaissons-le, pas très différents selon qu'on traduit *jug* par pichet, carafe ou cruche. Vous noterez que j'ai mis « pichet » en premier : c'est que c'était mon choix, que je l'ai défendu bec et ongles jusqu'au bout ; et qu'on ne vienne pas m'objecter que *jug* se traduit plus souvent par carafe : dans cette famille, la famille de Maurice, je suis SÛRE qu'on dit pichet. Bon, on a retenu la cruche qui nous agrémentait la scène d'un petit jeu de mots supplémentaire (la cruche, ce pouvait être aussi la femme présente à ce moment-là, et par amour de l'humour, tout le monde s'y est rallié). Et je sais aussi que nous nous sommes écharpés pour rien : le metteur en scène et le décorateur choisiront peut-être comme accessoire une bouteille thermos et voilà, c'en sera fait de nos débats. Ce que cela m'enseigne ou me rappelle, c'est qu'on traduit avec son histoire, son lexique personnel affectivement coloré et nourri de moult traditions familiales ou autres. La traduction n'est pas une science exacte, et c'est tant mieux. »

*Au-delà de ce qu'on savait déjà de la traduction à plusieurs (exercice sain et réjouissant, bien que potentiellement frustrant et toujours ô combien « chronophage »), cette expérience à huit voix aura donc permis de rappeler à quel point la démarche du traducteur et celle de l'acteur sont proches. « Traduire pour le théâtre, c'est jouer », dit Dominique Hollier. Pourquoi ne pas pousser l'audace jusqu'à : traduire, c'est jouer ? Pas de comédiens sourciers ou ciblistes stricto sensu, certes, mais je suis à peu près convaincue qu'on peut parler de « traducteur Actor's Studio » par exemple (vous aviez toujours rêvé qu'on vous compare à Brando, voilà, c'est fait). Au bout du compte, de même que le comédien, quand tout son art se résumerait à sa capacité de transformation, travaille forcément à partir de son corps propre, de sa voix propre et de son vécu singulier, le traducteur, quelle que soit son agilité à se glisser dans l'écriture d'un autre, travaille nécessairement à partir de son propre rapport aux mots et à la langue, à partir de son histoire et de ce qu'il est.*

*Et si Musset estime qu'une porte doit être ouverte ou fermée, je ne vois pour ma part aucune objection à enfoncer les portes ouvertes.*